## Daniel Bertaux

# Les transmissions en situation extrême

Familles expropriées par la révolution d'Octobre

### Introduction.

Avec le recul du temps, les grandes révolutions sociales apparaissent dans leur vérité historique : non point tant la réalisation des idéaux de liberté et d'équité au nom desquels elles furent conduites, et pour lesquels tant d'hommes et de femmes donnèrent leur vie, mais le remplacement d'un ordre hiérarchique par un autre. L'ancienne structure de pouvoir s'effondre, et disparaissent avec elle institutions, rapports sociaux, mœurs, règles du jeu, bref, tout ce que les membres de l'ancienne classe dirigeante/dominante et de leurs classes alliées appelaient la «société», et dont ils pensaient les fondements immuables. Une société meurt donc, et les familles des «ci-devant», du moins celles qui n'ont pas émigré ou n'ont pas été liquidées par la répression politique, se trouvent a priori exclues de la nouvelle société en gestation. Comment survivre, comment se réinsérer peu à peu dans les nouveaux rapports sociaux, comment aider ses enfants à s'intégrer dans cette société hostile? Quelle stratégie suivre, de quelles ressources dispose-t-on, comment les mobiliser intelligemment?

Les anciennes stratégies de transmission du statut social ont perdu toute signification; et l'on mesure soudain à quel point leur réussite dépendait non seulement de la mobilisation des ressources familiales (économiques, culturelles, relationnelles, politiques), mais de l'environnement favorable que constituait l'ancienne société: c'était cela, cet ordre social, qui constituait finalement la ressource essentielle, collective; et cela a disparu; il ne reste plus que les ressources proprement familiales, qui soudain apparaissent dérisoires.

Les révolutions sociales constituent donc, du point de vue de l'analyse sociologique des transmissions familiales du statut social entre générations, autant de cas expérimentaux, et l'on peut regretter que la sociolo-

gie de la mobilité sociale s'y soit si peu intéressée jusqu'ici : non seulement parce que les révolutions sociales, ces «catastrophes» (au sens du mathématicien René Thom) qui brisent la continuité historique, engendrent des flux de mobilité sociale descendante et ascendante bien plus considérables — et qualitativement différents — que ceux résultant d'un développement économique et social continu; mais parce que, dans les sociétés à ordre social stable qu'étudient en général les sociologues, la continuité du contexte est tenue pour acquise et passe finalement inaperçue, alors qu'elle constitue la condition de possibilité de la plupart des efforts de transmission.

Soit donc la révolution de 1917. Elle a introduit d'immenses bouleversements dans la structure sociale de la Russie, qui ont été encore accentués à partir de 1929 avec la collectivisation forcée de la terre et la terreur des années 30. C'est dire que ce pays a connu, entre 1917 et la Seconde Guerre mondiale, des phénomènes considérables de mobilité sociale descendante et ascendante. Dans le cadre de cet article, nous concentrons l'attention sur le devenir des familles qui faisaient partie, avant les révolutions de février et octobre 1917, des classes dominantes ou simplement privilégiées du régime tsariste. Ainsi que l'écrivait vers 1925 Pitirim Sorokin, fondateur respecté mais oublié de la sociologie de la mobilité sociale, né lui-même en Russie, mais finalement chassé de ce pays par les bolcheviks fin 1922:

> La révolution russe fait penser à un tremblement de terre qui bouleverse toutes les couches du sol dans la région du cataclysme géologique. La société russe n'avait jamais connu autant de mobilité verticale [...]. En l'espace d'un ou deux ans, presque toutes les familles de la couche la plus fortunée furent ruinées; la quasi-totalité de l'aristocratie politique fut écartée des places de pouvoir ; la grande majorité des entrepreneurs et autres professionnels les plus qualifés perdirent leur statut.

> En quatre ans, de 1914 à 1918, presque toutes les classes riches ou aisées tombèrent dans la pauvreté [...] : la totalité des propriétaires fonciers, paysans riches, entrepreneurs, marchands, banquiers, hommes d'affaires, cadres supérieurs des secteurs public et privé, cadres moyens, intelligentsia, professions libérales, et bien sûr la noblesse et la «gentry» furent expropriées (cut off) et projetées dans la pauvreté. Pendant ce temps beaucoup de communistes, de nouveaux hommes d'affaires, des profiteurs, escrocs, trafiquants, qui n'étaient rien avant la révolution, devinrent des nouveaux riches (P. Sorokin, 1964, p. 143 et 466).

Sorokin était, à l'époque de la révolution russe, jeune professeur de sociologie à l'université de Saint-Pétersbourg.

> Avec l'aide de mes étudiants j'ai fait en 1921-1922 une enquête sur la circulation sociale à Petrograd pendant les années de révolution. 1113 individus ont été interrogés; tous sans exception avaient changé d'emploi au moins une fois de 1917 à 1921; la moyenne sur tout l'échantillon était de cinq changements par personne [...]. La plupart des individus s'étaient appauvris; quelques-uns s'étaient enrichis. Leur «position sociale» avait radicalement changé.

Deux exemples montrent la rapidité et la radicalité de ces changements. Un ancien sénateur et vice-ministre était passé en trois ans et demi par les positions suivantes : jardinier affamé, prisonnier dans un camp, revendeur d'insecticide contre les cafards, employé aux écritures pour l'Académie des sciences, enseignant à l'Institut d'agronomie, photographe. Dans le même temps un jeune villageois de dix-huit ans était passé de soldat de l'Armée rouge à ouvrier d'usine, militant politique, prisonnier des Blancs et condamné à mort par eux, membre d'un conseil d'usine, administrateur des finances d'une ville de province, officier de l'Armée rouge, étudiant, membre du comité provincial du Parti communiste, président d'une commission provinciale d'urgence, membre du Comité central, et conseil politique d'un procureur (P. Sorokin, 1967, p. 238-239).

L'enquête de Sorokin et de ses étudiants, dont les données ont été perdues, constitue probablement à ce jour la seule enquête empirique sur les formidables flux de mobilité sociale descendante et ascendante occasionnés par la guerre et les deux révolutions de 1917. La révolution de février 1917 renversa le tsar et

> exclut de la pyramide légale toute la classe politique, jusqu'aux simples agents de police, ainsi que la classe dominante, c'est-à-dire la noblesse foncière [...], les remplaçant par les représentants de l'industrie et du commerce, des ouvriers et paysans et des minorités nationales opprimées [...]. A la fin d'octobre 1917 une nouvelle explosion finit d'enterrer la noblesse et amena à la surface une nouvelle couche d'ouvriers, de soldats, de sous-prolétaires et de paysans les plus pauvres, ainsi que d'aventuriers cosmopolites [...] qui occupèrent les positions de commandement [...]. Les communistes, s'appuyant sur les pauvres et les exclus de la société, devinrent une nouvelle noblesse. [...]. Bien des travailleurs manuels — ouvriers ou paysans — exercèrent des fonctions intellectuelles en tant que commissaire, militant, directeur d'usine, etc.; tandis que beaucoup d'enseignants, professeurs, écrivains, entrepreneurs et cadres se trouvaient forcés de gagner leur

vie par un travail manuel et devinrent ouvriers d'usine, ouvriers agricoles, bûcherons, dockers, porteurs de bagages, etc. Les uns et les autres «changeaient d'emploi presque chaque mois», comme le signale Zinoviev au XI<sup>e</sup> congrès du Parti communiste (Sorokin, op. cit., p. 238-240).

Pour Sorokin, qui écrit ces lignes à Prague au cours de l'hiver 1922-1923, un tel bouleversement ne pouvait être que transitoire : il fallait bien que le cycle finisse par s'inverser et que les personnes compétentes (ingénieurs, médecins, économistes, administrateurs, enseignants, entrepreneurs et marchands) retrouvent les fonctions que, en raison de leur qualification, elles étaient les seules à pouvoir assumer efficacement. Il croit déjà déceler le début de l'inversion du cycle en 1921. Cependant, nous savons, avec le recul, que d'autres cycles d'exclusion suivront, avec la fin de la NEP, l'expropriation des kulaks à partir de 1929, la répression des spécialistes bourgeois et des vieux bolcheviks eux-mêmes dans les années 30. L'exclusion ira jusqu'à toucher les enfants des anciennes classes dominantes ou simplement cultivées, qui se verront interdire l'entrée à l'université en raison de leur origine de classe.

On voit l'intérêt qu'il y aurait à connaître en détail ces phénomènes, et à en développer l'analyse sociologique. Parmi toutes les questions qui viennent à l'esprit à leur évocation, questions qui ne concernent pas seulement les conséquences sociales de la révolution russe mais celles de toute révolution victorieuse, en voici quelques-unes auxquelles nous n'avons encore aucune réponse : parmi les familles des classes dépossédées, qui a choisi d'émigrer et pu réaliser ce projet, et qui n'a pas pu ou pas voulu partir? (Quelles ressources ont fait défaut à ceux qui sont restés? Qu'est-ce qui a retenu certains de tenter d'émigrer?) Qu'est-ce qui distingue, parmi ceux qui sont restés, ceux qui ont succombé à la répression politique, à la famine, à la misère, et ceux qui ont survécu? Outre l'expropriation et la répression directe, quelles ont été les autres formes de coercition - violence administrative, stigmatisation politique, exclusion sociale - qui ont été mises en œuvre pour écarter des fonctions de responsabilité et rejeter « vers le bas » les personnes issues des anciennes élites? Quelles stratégies de protection, de déguisement, de reconversion, de réinsertion, leurs membres ont-ils pu développer pour échapper à la chute sociale ou aider leurs enfants à y échapper? Ont-ils pu transmettre à leurs enfants des ressources (culturelles, morales, relationnelles) utiles à la conquête d'une place décente, voire désirable, dans la nouvelle société et ses nouvelles hiérarchies? Ces transmissions ontelles été tolérées ou au contraire combattues officiellement par le nouveau régime, forcément conscient du danger de voir se reconstituer une parcelle du pouvoir des anciennes élites? Face à la concurrence professionnelle des spécialistes de l'ancien régime, comment ont réagi les nouvelles élites politiques, conscientes peut-être de la faiblesse de leurs savoirs techniques et de leur niveau culturel?

Si la guerre est la continuation de la politique (internationale) par d'autres moyens, on pourrait soutenir, paraphrasant Clausewitz, que la guerre civile est la continuation de la lutte des classes par d'autres moyens; et, de même que les guerres se prolongent souvent par l'occupation du territoire des vaincus par les vainqueurs, les guerres civiles qui accompagnent les révolutions se prolongent en actions multiformes de répression des vaincus par des vainqueurs s'appuyant désormais sur la violence de l'État. A la différence près toutefois que ces luttes de classes postrévolutionnaires n'opposent pas un peuple à un autre, mais des groupes sociaux au sein de ce même peuple, laissant donc aux membres du camp vaincu la possibilité au moins théorique de changer de camp. C'est donc de ces mêlées confuses qui suivent les révolutions victorieuses qu'il sera question ici, à partir de l'entrée particulière « mobilité sociale ».

Nos données sont constituées par un premier corpus comprenant une cinquantaine d'histoires de familles russes remontant à la période prérévolutionnaire, et se poursuivant jusqu'à aujourd'hui<sup>1</sup>. Au sein de ce corpus, nous avons sélectionné pour les besoins de cet article les familles qui comprenaient parmi leurs ascendants des membres des classes dominantes de l'ancien régime (9 cas). Plutôt que de généraliser à partir d'une base aussi étroite, nous avons préféré chercher dans ces histoires les traces de quelques-uns des processus sociaux à travers lesquels ces familles ont vu leurs destinées profondément infléchies, ainsi que les évocations des efforts de ces familles pour aider leurs enfants à se réinsérer dans la société post-révolutionnaire. Chaque expérience globale d'une famille ou d'un individu contient en effet une multitude d'expériences particulières, au sein desquelles le regard sociologique peut parvenir à identifier les effets de processus socio-historiques collectifs. Ceux-ci sont certes nombreux, variés selon les contextes et les époques; ils possèdent de multiples facettes; chaque expérience particulière n'en éclaire qu'une petite partie. C'est donc par un patient travail de comparaison, de mise en rapport, de va-et-vient entre les données et les hypothèses que l'on peut parvenir à reconstituer les logiques sociales de contextes historiquement situés; travail qui s'apparente à celui de l'archéologue s'efforçant de reconstituer, à partir de fragments épars, un vase brisé ou une mosaïque ancienne.

Cet article exploratoire se limitera à proposer des hypothèses sur certains aspects des transmissions en situation extrême, à partir de l'exposé de quelques expériences vécues. Nous avons choisi de présenter de façon

### Daniel Bertaux

relativement détaillée deux cas particuliers, et d'en évoquer trois autres de façon plus schématique <sup>2</sup>.

# L'histoire de Véra.

Notre corpus contient des exemples de familles privilégiées qui n'ont pu éviter la chute sociale. Nous n'avons guère accès aux histoires les plus tragiques, celles d'hommes et de femmes morts sans laisser de descendance et donc de témoins (encore que ces histoires puissent être racontées par des neveux ou nièces survivants). Mais il en est de suffisamment dramatiques pour montrer que la reconversion n'a pas toujours été possible.

Soit donc l'histoire des époux Nilaiev et de leurs enfants. M. Nilaiev est, au début du siècle, un ingénieur brillant formé aux nouvelles technologies de l'électricité; c'est l'un des cadres dirigeants d'une grande entreprise moscovite. Sa femme Véra est issue d'une famille noble, elle a fait ses études au célèbre Institut Smolny réservé aux jeunes filles de la noblesse. Lui-même n'est pas d'origine noble; du moins couvre-t-il sa femme de bijoux qu'il achète en revenant du travail. Ils ont quatre enfants: Alexandra, née en 1899, et trois fils, Illia (1900), Nikolaï (1901) et Vassili (1904). Ils habitent une grande villa au nord de Moscou, et ont également acheté à Lesnoï Gorodok, un village situé à une quarantaine de kilomètres de Moscou près d'une ligne de chemin de fer locale, un terrain boisé sur lequel ils ont fait construire une petite datcha d'une seule pièce pour y passer leurs dimanches.

Lorsque la révolution éclate, Alexandra vient de commencer ses études de médecine; les trois fils sont encore au lycée. L'usine où travaille le père entre en ébullition: les ouvriers l'occupent jour et nuit, le propriétaire s'enfuit à l'étranger, les cadres sont laissés à eux-mêmes. M. Nilaiev rentre tous les soirs profondément démoralisé, répétant à tout bout de champ: «Mais qu'est-ce qui se passe? Mais qu'est-ce qui se passe?» En quelques semaines, il perd la raison, doit être enfermé dans un asile et y meurt très vite. Dans le même temps, la maison familiale est envahie par des familles ouvrières qui s'y installent pièce par pièce.

Véra se replie alors dans la datcha avec ses trois fils. L'aîné, Illia, qui vénérait son père et le prenait pour modèle, est totalement désemparé. C'est pourtant lui, désormais, le chef de la famille! Sous la pression de sa mère, confrontée par la mort de son mari à la perte du seul revenu familial, Illia, un garçon érudit et docile, toujours tiré à quatre épingles et qui vouvoie tout un chacun, va s'embaucher comme manœuvre dans une usine. Son langage châtié, ses manières délicates en font immédia-

tement la risée quotidienne des ouvriers. La tension est trop forte pour lui, il se met bientôt à boire en rentrant du travail : au bout de quelques mois, ne pouvant plus supporter la situation, il disparaît.

Comprenant alors son erreur, Véra oriente ses deux fils cadets vers une profession artisanale : ils apprennent le métier de tourneur sur bois (la fabrication d'objets domestiques en bois possède en Russie une longue tradition). Ils exerceront cette profession toute leur vie.

A côté de la datcha de Lesnoï Gorodok où ils habitent désormais, Véra et ses deux fils ont fait un potager; ils élèvent des poules et des lapins. Très habile de ses mains, sachant tricoter, coudre et broder, Véra habille toute la famille et vend même aux voisins, à bas prix, des vêtements qu'elle fabrique elle-même entièrement.

Mais voilà que Nikolaï se fiance avec une jeune fille qui a été placée à 14 ans comme domestique dans une famille de Lesnoï Gorodok. Elle vient de la campagne, elle est pratiquement analphabète; cependant, elle a plu à Nikolaï, qui la croisait souvent au village. Véra est très hostile à cette mésalliance, mais le mariage se fera néanmoins. Sans dot, c'est-à-dire sans aucune aide de Véra. Nikolaï construit de ses mains, sur un bout du terrain que sa mère a tout de même accepté de mettre à sa disposition, une isba très rudimentaire pour lui-même et sa femme. Deux enfants y naissent en 1923 et 1924.

Il fait à vrai dire très froid en hiver dans l'isba, et les enfants tombent tous deux malades. Des centaines de prières seront dites pour leur guérison devant les icônes familiales (certaines, anciennes et de très grande valeur). Peine perdue : les deux petits meurent l'un après l'autre. Pris d'une rage violente contre l'injustice divine, Nikolaï brûle toutes les icônes, ce qui constituera pour sa très croyante mère un traumatisme considérable. Bien des années plus tard, elle retiendra ce moment dramatique comme celui où s'est vraiment rompu le fil de sa vie antérieure; d'autant qu'elle l'interprétera comme la conversion de son fils à l'athéisme, en faveur duquel les bolcheviks menaient à l'époque une campagne extrêmement active. Que Nikolaï ait perdu la foi lui apparaîtra comme l'échec majeur de tous ses efforts pour maintenir la continuité familiale.

Un jour, parvient de Moldavie une lettre du fils aîné, Illia. Il y décrit sa vie misérable comme palefrenier dans un kolkhoze. Il s'est marié avec une fille d'ouvrier agricole; le couple habite dans un appentis jouxtant l'écurie. Ils ont eu deux enfants, mais la cadette est morte, faute de soins, et Illia est à bout. La famille se réunit et décide de le rapatrier à Lesnoï Gorodok. C'est un homme usé, alcoolique, méconnaissable, qui arrivera quelque temps plus tard avec sa femme et sa petite fille. Il ne parviendra jamais à retrouver son équilibre, allant même jusqu'à voler sa mère pour acheter de l'alcool.

Les années passent. La femme de Nikolaï met au monde trois autres enfants, dont Ludmilla (née en 1925), qui sera, bien plus tard, la narratrice de cette histoire (sa grand-mère Véra a vécu avec elle jusqu'à sa mort, en 1972). Le plus jeune frère, Vassili, que sa mère a sans doute désiré garder auprès d'elle aussi longtemps que possible, finit lui aussi par se marier en 1939 avec une jeune fille du village; ils auront une fille en 1940, et un fils en 1941.

Dès le début de la guerre, qui est déclarée en juin 1941, les trois fils sont mobilisés. Les restrictions s'aggravent; la famille, qui se réduit à Véra, à ses brus et à leurs enfants, n'a presque plus rien à manger. Alors Véra se décide à vendre ses derniers bijoux en échange de pain et de gruau.

De la fortune familiale il ne reste plus désormais que les livres; certains sont des éditions de valeur. Mais les troupes allemandes approchent, et la rumeur court qu'ils exécutent tous les communistes, identifiés au fait qu'ils possèdent des livres. N'importe lesquels, puisque les Allemands ne lisent pas le russe. Par mesure de prudence, toute la bibliothèque prend le chemin du poêle.

Finalement, l'armée allemande sera arrêtée à quatre stations de train de la maison. Cependant Vassili, le plus jeune des trois fils de Véra, celui qui était le plus proche d'elle, a été tué au front. Nikolai reviendra de la guerre vivant mais très affaibli; il mourra d'une pneumonie en 1950.

Sa fille Ludmilla aurait aimé continuer à étudier; mais elle avait 15 ans quand la guerre a éclaté. Elle a été recrutée comme ouvrière dans l'une des grandes usines de Moscou et y a travaillé dans des conditions très dures, dormant à même le sol de l'atelier pendant des semaines entières à cause du couvre-feu. Elle a fini par échapper à l'usine dans les années 40 en épousant un ouvrier qui lui a trouvé une place d'aide maternelle dans la crèche de son usine. Elle emménage dans un deux pièces à Moscou et y fait venir sa grand-mère Véra. Le frère et la sœur de Ludmilla, ses cousins et cousines (les enfants d'Alexandra, Nikolaï, Vassili ou Illia) et leurs conjoints ont eu des destins parallèles : les hommes sont ouvriers, avec de fréquents problèmes d'alcoolisme qui engendrent rupture des couples et difficultés de vie pour la mère élevant seule ses enfants (c'est entre autres le cas de Ludmilla); les femmes sont ouvrières, femme de chambre dans un hôtel, cuisinière, gardienne d'enfants. Leurs propres enfants, nés dans les années 40 et 50, sont restés dans le même milieu social. Ludmilla elle-même, âgée de 67 ans, vit aujourd'hui dans un petit appartement de deux pièces avec sa fille et sa petite-fille; il y fait froid et humide en hiver, une fenêtre doit rester ouverte en permanence en raison d'une fuite de gaz au chauffe-eau.

Il n'est donc rien resté des ressources matérielles très importantes de la famille d'origine, ressources qui la plaçaient sans doute avant la révolution dans le premier centile des familles les plus privilégiées de Russie. Il est clair que la dépression nerveuse du mari a considérablement pesé sur la destinée ultérieure de la famille : avec lui se sont perdues non seulement la source unique des revenus familiaux, mais aussi la possibilité d'activer des relations utiles. (Cependant, s'il avait survécu à la révolution de 1917, il aurait sans doute été victime de la répression qui s'abattit dans les années 30 sur les «spécialistes» formés sous l'ancien régime.) Par ailleurs, cette famille a eu la chance de posséder une base de repli lorsque les appartements et demeures bourgeois ont été réquisitionnés et investis par des familles ouvrières; la micro-culture familiale a ainsi pu être préservée. Pourtant, les efforts considérables de Véra pour transmettre à ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants quelques éléments au moins de la culture qu'elle portait en elle se sont révélés vains pour l'essentiel. Elle n'a pu empêcher les mariages de ses trois fils avec des jeunes filles de la campagne pratiquement illettrées - mais qui se sont avérées de bonnes et solides mères de famille; Illia a été brisé par la vie et a perdu tout sens moral; Nikolai a perdu la foi; Vassili n'a pas eu le temps de voir grandir ses enfants. Dans la génération suivante, aucun des enfants n'a pu faire des études. On mesure ici toute l'importance du contexte social, sans l'appui duquel les efforts de transmission restent vains3.

# L'histoire de Lydia.

La seconde histoire que nous proposons au lecteur est celle de Lydia Ziemlianine, née en 1914; elle a été interviewée à Moscou en 1992 par Victoria Semenova. Elle était alors âgée de 78 ans et vivait dans un modeste logement; rien n'y indiquait ni les origines nobles de Lydia ni sa brillante carrière de géologue soviétique. Elle partage l'appartement de trois pièces avec sa fille Irina (née en 1940), biologiste, son gendre et leur fils Alexandre (né en 1969), dont Lydia, comme tant de grandmères soviétiques, s'est beaucoup occupée quand il était enfant.

Lydia: «Mon grand-père paternel, Fédor L., était très riche. Il vivait en province, il possédait une très belle maison avec une grande terrasse et un escalier d'honneur. Il était collecteur des impôts indirects. Sa première femme avait été à l'Institut Smolny. Elle était très belle, j'ai vu une photo d'elle. Ils ont eu un bébé, Konstantin (mon père); mais elle est morte de phtisie galopante peu de temps après la naissance.

«Mon grand-père s'est remarié, il a eu trois autres enfants; mais sa seconde femme détestait Konstantin. Les autres ont eu des précepteurs, mais lui, on l'a laissé grandir tout seul. Il en a beaucoup souffert. Il a quitté la famille (et l'école) dès qu'il a pu. Il a marché sur les routes, exercé différents métiers; finalement, il est entré dans l'armée du tsar, comme officier subalterne. Il a rencontré ma mère Antonina, ils se sont mariés, elle est tombée enceinte de moi. C'était en 1913. En août 1914, la guerre contre la Prusse a commencé; il a été blessé, un poumon perforé; on l'a envoyé en convalescence en Asie centrale, à cause du climat chaud et sec. Maman l'a rejoint, c'est là que je suis née.

«Ma mère Antonina venait aussi d'une famille aisée; son père avait commencé comme intendant d'une grande propriété foncière en Biélorussie; puis il l'avait rachetée. Ma mère était née là, au nord de la Berezina. Au début de la guerre, son père vivait à Moscou de rentes de sa propriété de Biélorussie. Il avait un grand appartement au cœur du vieux Moscou. Ma mère ne pouvait pas rester en Asie centrale pour m'élever; elle est revenue à Moscou avec moi. Nous avons habité chez son père, avec sa jeune sœur qui n'était pas mariée.

« Mais la révolution est arrivée. J'avais 4 ans. Je me souviens d'un hiver tellement froid (1918 ou 1919). On vivait tous les cinq dans une seule pièce. Il n'y avait rien à manger dans tout Moscou; une famine terrible. Sous la fenêtre de notre appartement il y avait le toit d'un appentis; grandpère y jetait des graines pour attirer les pigeons, et parfois il réussissait à en attraper un avec un filet.

« Un cousin est passé nous voir. Il travaillait en Ukraine à la construction d'une voie ferrée. Maman, qui voyait bien qu'elle et moi étions un poids pour la famille, a décidé de repartir avec lui, vers un climat plus chaud, meilleur pour moi. Il lui a trouvé un emploi au secrétariat du chantier; évidemment elle savait écrire et compter, elle était très bien éduquée. On habitait dans l'une des grandes baraques en bois du chantier. Dans la même baraque vivait l'ingénieur du chantier, Savva. Il avait neuf enfants à charge, et il était tout seul. Sa femme venait de mourir de tuberculose, elle l'avait attrapée en soignant son fils aîné qui était revenu du front avec cette maladie. Tous les deux sont morts le même jour. Savva était désespéré. Ma mère l'a aidé à s'occuper de ses enfants; elle était très bonne couturière, elle leur faisait des habits. Elle ne recevait plus aucune nouvelle de mon père depuis longtemps. Savva et elle se sont mis en ménage. Maman avait retiré de l'album de famille les photos de mon père, parce que sur toutes il était en uniforme d'officier du tsar. Elle a détruit mon certificat de naissance, elle m'a réenregistrée comme si j'étais la fille de Savva.

«D'ailleurs, je l'aimais beaucoup, Savva, lui et ses enfants. Ils étaient

très doués pour la musique! Aucun n'a fait des études supérieures, mais nous sommes toujours restés en contact.

«On déménageait en suivant la progression du chantier; nous allions dans les écoles de village. Ma mère désirait que je fasse des études. Quand j'ai eu 15 ans — c'était la fin de la scolarité obligatoire — elle m'a envoyée à Moscou chez ma tante. Mais ma tante n'a pas voulu m'aider à m'orienter. D'ailleurs je la gênais. J'ai essayé d'entrer à l'Institut pédagogique; mais d'une part j'étais trop jeune, et surtout, mon origine de classe... Officiellement mon père c'était Savva, un ingénieur formé sous l'ancien régime, un spécialiste bourgeois; ils n'acceptaient que les enfants d'ouvriers. C'était en 1930.

« Dans la cour habitait une jeune fille qui travaillait dans une filature. Elle m'a fait rentrer à l'usine. Je n'avais pas le choix, il fallait bien que je gagne ma vie, ma tante me faisait payer un loyer; et puis tout le monde y allait. J'y ai travaillé cinq ans. Mais au bout de deux ans, j'avais réussi à m'inscrire aux cours du soir de la rabfak.»

Les rabfaks, ou rabochii fakultet, étaient des collèges créés par le nouveau régime pour permettre une mise à niveau des ouvriers afin qu'ils puissent poursuivre des études supérieures. Ils étaient bien entendu réservés aux ouvriers. Ayant réussi sans difficulté les examens successifs des deux années de rabfak (ses amies ayant échoué, elle redoubla avec elles la dernière année pour le plaisir : les professeurs, tous formés «à l'ancienne», étaient excellents), Lydia obtient en tant qu'ouvrière le droit de s'inscrire à l'université. Entraînée par des camarades, elle choisit la géologie, une spécialité peu demandée par les jeunes filles («Il y avait dix garçons pour une fille»).

De son propre aveu, Lydia s'intéressait beaucoup aux garçons; elle tomba rapidement amoureuse d'un des étudiants, Evgeni, passionné de géologie. Il avait travaillé cinq ans dans une mine de charbon, puis était lui aussi passé par une rabfak. Ils se fiancèrent et se marièrent en secret, chacun continuant à vivre de son côté dans un dortoir étudiant : tous deux étaient militants des Komsomols (Jeunesses communistes) et cherchaient à entrer au Parti; or les mariages précoces étaient mal vus.

Evgeni était brillant et cultivé: c'est d'ailleurs ce qui avait attiré Lydia vers lui. Il connaissait très bien les grands écrivains russes ou occidentaux. Quand il vit qu'il pouvait faire confiance à Lydia, quand elle lui eut avoué que ses parents étaient tous deux issus de la noblesse, il lui confia que lui aussi venait d'une famille noble, et même fort riche autrefois : le passage par la mine de charbon avait servi à... blanchir ses origines.

Dès leur sortie de l'Institut, Lydia et son mari participeront à des expéditions aux confins de l'Union soviétique (Altaï, Sibérie) dans des conditions extraordinairement rustiques. La chance leur sourira puisqu'ils

découvriront très vite des gisements d'or et d'autres minerais, et se verront confier l'organisation de nouvelles expéditions. Evgeni, qui s'était porté volontaire dès la déclaration de guerre en 1941, sera renvoyé rapidement à ses expéditions, considérées comme stratégiques pour la défense du pays. Quand Lydia accouche d'une petite fille, celle-ci est confiée à sa grand-mère Antonina, qui habite avec le couple depuis le décès de son second mari, Savva; c'est elle qui élèvera l'enfant. Quelques années plus tard, Lydia et Evgeni se séparent, chacun ayant développé une relation amoureuse avec un autre partenaire; mais ils resteront toute leur vie en très bons termes, ce qui n'a pas manqué de surprendre ma collègue russe, V. Semenova, qui attribue cette attitude de civilité apparemment peu commune à la persistance de valeurs aristocratiques 4.

Quoique brièvement résumée, cette seconde histoire de famille met déjà en lumière quelques processus sociaux significatifs. Elle nous renseigne d'abord sur le destin des membres adultes originaires de ces classes que la révolution a destituées. Exclus de la société soviétique, privés de tout revenu et de toute aide sociale, les parents d'Antonina sont tous deux morts de faim à Moscou. Il leur a manqué un fils, voire un gendre, qui aurait su se réinsérer dans la nouvelle société, fût-ce dans un métier manuel, et les aider à traverser la période dramatique qui suivit la révolution. Leur sort a sans doute été partagé par nombre d'autres personnes de leur milieu social et de la même génération.

Selon Sorokin, qui cite des données soviétiques, la population de Petrograd est passée de 2 420 000 personnes avant la révolution à 1 469 000 en 1918, et 740 000 en 1920. Moscou est passée de 2 millions à 1 million d'habitants de février 1917 à 1920 (Sorokin, 1967, p. 244). Émigration, famines, haute mortalité, fuite vers des lieux plus sûrs : les métropoles russes étaient devenues des zones à hauts risques pour les ci-devant.

Antonina, quant à elle, a réussi à retrouver une place dans la société soviétique, grâce sans doute à son courage et à ses facultés d'adaptation, mais au prix du reniement de son mari et de la dissimulation de sa véritable identité. Il est cependant manifeste qu'elle a cherché et réussi à transmettre à sa fille ses propres ressources culturelles et morales, qui étaient tout ce qui lui restait de son passé.

«Le véritable objet de la transmission, c'est de transmettre », écrit le psychanalyste Pierre Legendre (1985) : transmettre quelque chose, afin de pouvoir se reconnaître en ses enfants. Comment y parvenir dans des conditions aussi difficiles? La fille d'Antonina, Lydia, n'a pu aller que dans des écoles de village, en changeant d'école au fur et à mesure de

l'avancement de la ligne de chemin de fer. Mais elle avait en sa mère la meilleure des préceptrices, et apprenait rapidement.

Cependant, lorsque Lydia arrive à l'âge de poursuivre des études supérieures, elle se heurte à un formidable obstacle : l'université est réservée aux enfants de prolétaires. La substitution du père s'avère ici inopérante. Disqualifiée, Lydia va travailler en usine, comme d'ailleurs la très grande majorité des jeunes de son âge.

Sans qu'il y ait une stratégie consciente de sa part, elle reste cependant à l'affût des occasions de s'instruire. Il faut ajouter ici que Lydia s'est enthousiasmée pour les idéaux progressistes proclamés par le nouveau régime, qu'elle a profondément intériorisés. Elle milite aux Jeunesses communistes de son usine. Elle rêve de rentrer un jour au Parti. Qu'y aurait-il à regretter du statut de l'ancienne noblesse, oisive et parasitaire?

Mais il est fascinant de découvrir comment, au moment même où le régime soviétique se montre le plus totalitaire, où la lutte contre les « ennemis de classe alliés à l'étranger » fait rage, non seulement Lydia mais bien d'autres enfants des anciennes classes possédantes parviennent à découvrir, dans ces rabfaks mêmes qui étaient conçues pour favoriser le renouvellement des élites, des sentiers qui mènent vers des métiers qualifiés et dotés de responsabilités. Ces enfants faussement « d'origine ouvrière » sont aussi les plus aptes à étudier ; ils sont les meilleurs de la classe en raison des ressources culturelles qu'ils ont reçues en héritage, et qui les différencient des autres. Ils sont aussi, par un paradoxe supplémentaire, des militants communistes sincères.

Ce phénomène, nous l'avons retrouvé dans d'autres histoires de familles. C'est par exemple le cas des deux fils d'un grand juriste moscovite du début du siècle. Comme nous l'avons exposé ailleurs (Bertaux, 1994) nous n'y revenons que brièvement. Le juriste, grand bourgeois cultivé qui reçoit le Tout-Moscou dans son salon à l'époque du dernier tsar, se voit non seulement exproprié de son appartement par la révolution (il se replie dans une seule pièce avec sa femme et sa bibliothèque), mais privé de tout revenu : le régime n'a rien à faire d'un spécialiste du droit bourgeois. Mais son intérêt personnel pour l'histoire de la Russie et de la France - sa bibliothèque est riche en ouvrages historiques - sauvera ses deux fils. L'aîné parvient à terminer ses études de chinois et deviendra spécialiste de l'Extrême-Orient. Le second n'a pas cette chance : sorti du lycée avec d'excellentes notes, il est refusé par le département d'histoire de l'université en raison de sa mauvaise origine de classe. Il s'embauche donc, tout comme ses camarades de même origine sociale, comme ouvrier dans le chantier du métro de Moscou, où les conditions de travail sont très dures. Lui aussi, comme Lydia dans l'histoire précédente, s'enthousiasme pour les idéaux du Parti, et son autorité naturelle en fera vite un leader ouvrier (la plupart des hommes qui travaillent au creusement des galeries sont des paysans fraîchement débarqués dans la capitale). Après moult vicissitudes, y compris la déportation dans l'Altaï pour «propagande anti-soviétique» à la fin des années 30 (à l'époque où il suffisait d'une blague politique racontée en public, suivie d'une dénonciation, pour connaître ce sort), il finira par devenir un haut cadre du Parti lors de la déstalinisation.

L'histoire de Lydia, c'est-à-dire celle de la réinsertion réussie d'une jeune fille issue de la noblesse dans la société soviétique, n'est donc pas unique; en tant que telle elle autorise à proposer quelques hypothèses de portée générale.

# Analyse.

La situation d'ensemble qui constitue la toile de fond de tous ces récits de perte du statut social est celle d'une société bouleversée de fond en comble par une révolution sociale victorieuse. On peut certes observer, au sein des sociétés occidentales, des cas passablement nombreux de forte mobilité descendante; ainsi des familles ruinées par une faillite, la dilapidation rapide de la fortune par un héritier insouciant, le décès prématuré du chef de famille, ou l'amollissement progressif de générations élevées dans l'abondance tel qu'a pu le décrire Thomas Mann dans Les Buddenbrook. Mais il s'agit là, chaque fois, de la chute d'une seule famille : la classe sociale à laquelle elle appartenait continue dans son ensemble à prospérer. Au regard de ce qui s'est passé en Russie après 1917, même les conséquences dramatiques d'un krach financier tel que celui de Wall Street en 1929 font pâle figure. Ce qui caractérise la situation post-révolutionnaire, c'est bien le caractère sociétal, universel à l'échelle du pays, de l'expropriation et de la stigmatisation. Il y aura bien une rémission, celle de la NEP; mais elle sera de courte durée.

Face à cette « catastrophe » historique, trois grands types de réponse étaient envisageables : la fuite dans l'émigration, la résistance organisée, ou l'adaptation à la nouvelle situation. On retrouve ici la typologie exit, voice, loyalty proposée par Albert Hirschman (1970). Dans le cadre de cette étude, ce sont seulement les conduites du troisième type qui nous intéressent. Cependant, il est nécessaire de rappeler les deux autres types de conduite, non parce que des dizaines de milliers de familles s'y sont engagées, mais parce que celles qui sont restées en Russie sans tenter de résister seront soupçonnées soit d'avoir participé aux actions

de résistance (la guerre civile), soit d'entretenir des contacts avec les membres de leur propre famille émigrés à l'étranger.

Notre attention se concentre donc sur celles qui ont été prises dans la nasse du nouveau régime, et plus précisément celles qui ont survécu au moment le plus «catastrophique». Comment ont-elles survécu? De quelles ressources disposaient-elles encore pour tenter de se réinsérer dans les nouveaux rapports sociaux et y reconstruire un certain statut social? Quelles voies de réinsertion leur étaient objectivement ouvertes? Que pouvaient-elles transmettre à leurs enfants afin de les aider, eux, à se réinsérer pleinement dans la société soviétique? Mais d'abord, qu'a signifié pour elles la perte brutale du statut social antérieur?

A cette question, première dans l'ordre des enchaînements, les réponses sont différentes selon qu'il s'agit des classes oisives, nombreuses en Russie en raison du caractère de l'ancien régime, ou de classes économiquement actives, parmi lesquelles il convient de distinguer les entrepreneurs et marchands d'une part, les professions libérales et intellectuelles de l'autre.

La perte aura été la plus sévère pour les classes oisives, qui vivaient de rentes et de privilèges; ce sont sans doute elles qui ont émigré ou résisté par les armes dans la plus grande proportion. Pour elles, il n'y avait manifestement aucune place, aucun avenir dans la nouvelle société. Tout ce qui faisait leur univers, la « société » d'ancien régime, s'était effondré; et le sort des parents d'Antonina, morts de faim et de froid dans leur appartement de Moscou dans l'indifférence ou l'hostilité générale, bien d'autres sans doute l'ont connu. A la dureté des temps nouveaux s'ajoutait pour elles la perte de tous les repères qui fondaient leur existence antérieure (« Mais qu'est-ce qui se passe? », ce cri du cœur d'un cadre d'entreprise qui s'identifiait totalement à l'ancien régime, a dû, à plus forte raison, être celui de nombre de rentiers qui, comme dans les pièces de Tchekhov, n'avaient pas vu venir ces temps nouveaux). Perte de tous les repères : non seulement les sources de revenus, mais les amis et relations, le milieu social; les habitudes de vie, les croyances antérieures, la compréhension du monde social acquise par expérience, tout cela était invalidé du jour au lendemain. La nouvelle société, brutale et incompréhensible à leurs yeux, envahissait jusqu'à leur espace privé : des familles ouvrières obtenaient de la municipalité le droit de loger dans votre appartement, d'en occuper presque toutes les pièces, de s'y entasser à une famille par pièce, d'en utiliser cuisine et salle de bains, vous laissant subsister comme en sursis dans une chambre, à la merci d'une dénonciation pour une remarque critique prononcée à haute voix. Rude épreuve.

L'envahissement de l'espace privé par des familles d'un autre milieu

social exhibant hautement les droits que leur conférait leur victoire politique semble avoir constitué une expérience particulièrement traumatisante. Il était presque impossible d'y échapper, puisque le marché du logement avait été aboli : nulle somme d'argent n'aurait permis (du moins en principe) de maintenir à l'extérieur les envahisseurs, ni non plus de trouver un autre appartement. Pour cela, il aurait fallu passer par ces mêmes autorités qui étaient précisément la cause de tous vos malheurs et dont on pouvait imaginer qu'elles tiendraient votre requête dans la plus grande suspicion. La possession d'argent était elle-même suspecte, en tant que signe d'appartenance à la classe des ci-devant.

Nous avons dans notre corpus le cas d'une famille habitant une villa au milieu d'un superbe verger dans une ville du sud de la Russie, et qui parvint à conserver l'usage entier de cette demeure familiale tout au long des années 20 grâce à l'appui politique d'un parent qui avait tôt rejoint le camp des révolutionnaires. La lente dégradation du verger, où s'étaient installées de nombreuses familles de travailleurs dans des abris de fortune, fut ressentie comme une souffrance; malgré cela, l'histoire de cette famille démontre à quel point le fait d'avoir conservé la maîtrise de l'espace privé a constitué une ressource. La mère a pu continuer à y élever ses quatre filles, à les garder sous son aile protectrice jusqu'à ce qu'elles soient capables de faire leur chemin elles-mêmes; les fiancés leur rendaient visite dans un espace sous contrôle, y habitaient même en tant qu'étudiants - ce qui permettait de résister à la pression de la municipalité, toujours à la recherche de chambres; et ces dix années de sursis furent mises à profit pour une adaptation nécessairement lente à la nouvelle société.

Par contraste, la perte de contrôle sur l'espace privé a représenté, audelà peut-être de la perte des sources de revenus, le traumatisme le plus profond; entre autres parce que, sans espace privé, il devient pratiquement impossible de transmettre à ses enfants, par l'éducation mais aussi l'interaction quotidienne et le maintien d'un cadre de vie qui est d'abord un moyen objectif de leur production culturelle, les valeurs, orientations et codes de bonne conduite souhaités par des parents qui n'ont plus rien d'autre à transmettre que cela. Non seulement pour les familles oisives mais pour celles, nombreuses, où les générations adultes n'étaient plus composées que de femmes, la perte de contrôle sur l'espace privé familial aura réduit à presque rien les espérances de transmission.

Là où il y avait un métier à transmettre, la situation se présentait un peu mieux. Certes, beaucoup de qualifications, telles que celles de juriste ou de théologien, avaient soudainement perdu toute valeur; celles-là allaient nécessiter des reconversions radicales (l'un des «fiancés» évoqués à l'instant, un étudiant en théologie, sut apprendre à temps suffi-

samment d'économie appliquée pour être recruté, par ses camarades de lycée devenus ingénieurs, dans les bureaux de planification des cités champignons construites autour des exploitations de minerai : Magnitogorsk, Azovstal, etc.). Mais on pouvait penser que le nouveau régime, quelle que soit son évolution, aurait toujours besoin de médecins, d'ingénieurs, d'architectes, d'agronomes ou d'enseignants. L'un de nos interlocuteurs, âgé de 90 ans lors de son interview en 1992, était le fils d'un riche entrepreneur de pêcheries d'Astrakhan, sur les bords de la mer Caspienne. Il fut orienté vers des études de médecine. Quand son père, qui avait pu continuer à faire fonctionner son entreprise pendant la NEP au prix d'importants pots-de-vin, fut arrêté et jugé pour corruption, son fils fut envoyé dans un camp. Mais il y bénéficiait, en tant que médecin, d'un régime de semi-liberté; on lui permettait même de dormir à l'extérieur lorsque son épouse lui rendait visite.

Un autre cas est celui de cet entrepreneur forestier du nord de la Russie dont la scierie fut saisie par l'État. Il put néanmoins en récupérer sinon la propriété, du moins la direction à l'époque de la NEP, le temps de parachever l'éducation de ses filles et de les marier à ses propres ingénieurs, tandis que deux de ses trois fils rejoignaient les Blancs en Sibérie, puis, après la déroute de l'armée blanche, y refaisaient leur vie sous une autre identité (l'un d'eux sera dénoncé dans les années 30 et exécuté) : ici, la transmission est indirecte, elle concerne les filles et passe non par le métier mais par le mariage.

Toutefois, même les anticipations fondées sur le bon sens (« on aura toujours besoin d'ingénieurs »), qui rejoignent celles de Sorokin en 1922, devaient s'avérer trop optimistes. Dans les années 30, la très grave crise économique qui suivit la collectivisation des terres, et qui toucha non seulement l'agriculture mais l'industrie, amena à la recherche de boucs émissaires. Elle était due en réalité, nous le savons aujourd'hui, à l'incapacité d'un système de planification centrale à traiter en temps réel autant d'informations que l'économie de marché (Hayek, 1993). Cependant, telle n'était pas du tout la perception à l'époque : plus rationnel que le marché, le Plan aurait dû faire fonctionner l'économie à la perfection; s'il n'y parvenait pas, c'était certainement en raison de sabotages à tous les niveaux (Rittersporn, 1991). Les premiers soupçonnés furent bien évidemment les spécialistes hérités de l'ère tsariste. Des milliers d'entre eux furent arrêtés et déportés ou exécutés, dont les ingénieurs susmentionnés qui avaient codirigé la construction de Magnitogorsk ou Azovstal, ou les gendres de l'entrepreneur forestier. La possession d'un métier utile n'avait pas suffi à les sauver, seulement à reculer l'échéance : leur origine de classe avait fini par les rattraper.

Parmi les fils de l'entrepreneur forestier, le seul qui survécut fut le

plus ieune et le plus intellectualisé. Kostia. Il avait pris la peine, dès après la révolution, de lire non seulement la presse du nouveau régime mais les classiques du marxisme. Il en acquit la conviction, seul de toute sa famille, que l'idéologie nouvelle était cohérente et que ce nouveau régime était là pour durer. Aussi se garda-t-il de rejoindre les Blancs et choisit-il au contraire dès la fin de la NEP de s'établir dans un village très reculé du Nord forestier où, dissimulant son origine familiale, il proposa ses services comme instituteur. Une des maisons du village fut transformée en école et on lui donna une chambre. Il se maria peu après avec une paysanne pratiquement analphabète, fille de l'une des familles les plus pauvres du village, dont il eut plusieurs enfants. Il y vécut dans la crainte constante d'être un jour découvert, ce qui cependant lui fut épargné : il mourut au front en 1941, mais il avait eu le temps de voir grandir ses enfants et de leur transmettre le goût des études. Grâce à leurs bons résultats scolaires (grâce également à la collaboration secrète de leur mère avec le KGB, qu'elle renseignait sur les attitudes des villageois à l'égard du gouvernement), ils seront par la suite les premiers à réussir à quitter le village - ce qui était en principe interdit par l'administration. Compte tenu du contexte de l'époque, très dangereux pour un déclassé tel que Kostia, on peut considérer que sa stratégie fut une réussite.

Elle rappelle celle suivie par Antonina, la jeune fille noble qui avait dissimulé l'existence de son premier mariage avec un officier du tsar : stratégies extrêmes, en ce qu'elles touchent à l'identité, mais rendues nécessaires par le fait que cette identité de ci-devant constituait une menace mortelle. Le durcissement de la lutte contre les « ennemis de classe » ne laissait guère d'autre choix. Mais la dissimulation du passé, et donc d'une part essentielle de ce qui fait l'identité d'une personne, signifie que, au-delà de l'espace privé extérieur, c'est l'espace intérieur qui est atteint; et quand le mensonge forcé s'adresse d'abord à ses propres enfants, que l'innocence rend évidemment inaptes à conserver un secret, la portée en est encore aggravée.

Les familles de ci-devant devaient donc affronter non seulement la perte de leurs sources de revenus et de leur patrimoine, la dévalorisation de leurs ressources culturelles, la perte d'efficacité de relations sociales devenues inopérantes, l'inversion de valeur de leur « qualification sociale » (leur habitus de classe : voir le cas du malheureux Illia), mais aussi la perte de ressources aussi fondamentales que le contrôle sur l'espace privé familial ou la ressource symbolique que constituent pour l'identité de soi non seulement l'appartenance à une lignée à statut social élevé mais de façon plus large la mémoire familiale (Bertaux et Thompson, 1993).

Pourtant, des jeunes d'origine noble ou bourgeoise tels que Lydia, Evgeni, ou les deux fils du juriste, après un passage obligé dans l'univers des travailleurs manuels, ont manifestement réussi à faire oublier leur origine de classe, à se réinsérer dans la nouvelle société et à y faire carrière. Tous quatre sont passés par les Jeunesses communistes et ont fini par entrer au Parti, après avoir été obligés de fournir une biographie détaillée incluant leurs ascendants. On pourrait croire qu'ils ont agi par opportunisme politique; nos données montrent au contraire leur allégeance sincère aux nouveaux idéaux.

Prenons pour exemple la façon dont Lydia réussit à s'inscrire à la rabfak à laquelle son usine était rattachée : « A l'usine j'ai rencontré d'autres filles qui elles aussi auraient voulu étudier. Au bout d'un an j'ai réuni mes copines, je leur ai dit : "Les filles! Il faut qu'on essaie de s'inscrire à la rabfak!" Elles étaient d'accord.

«Nous sommes allées voir en groupe le directeur de l'usine. Il a refusé. C'étaient des cours du soir, mais comme nous travaillions en  $3 \times 8$ , il aurait fallu réorganiser les équipes, et ça il ne voulait pas en entendre parler!

«C'était l'époque où chaque haut dirigeant du Parti avait été affilié à une grande usine qu'il devait visiter périodiquement. Pour nous c'était Boudienny. Un jour nous apprenons qu'il est dans l'usine, avec le directeur! On se regroupe — nous étions dix: "Allons le voir! Peut-être vat-il nous aider!" La secrétaire du directeur nous empêchait d'entrer; nous l'avons copieusement insultée et nous avons forcé la porte. Je le regrette encore, mais c'était la seule façon.

«Boudienny était surpris : "Qu'est-ce qui ne va pas, jeunes filles?" On lui explique que le directeur ne voulait pas nous laisser étudier. Le directeur l'a confirmé. "Dix à la fois, ce n'est pas possible ; ça désorganiserait mes équipes de nuit." "Ça c'est ton problème, camarade, lui a répondu Boudienny. Notre problème à nous, c'est que nous n'avons pas d'intelligentsia ouvrière. Tu dois faire étudier ces jeunes!" Et à nous : "Vous avez rédigé vos demandes d'inscription?" Il les a lues et signées devant nous, et a forcé le directeur à en faire autant.»

Peut-on croire que Lydia aurait pu mobiliser toute une équipe, et convaincre un haut dirigeant du Parti — précisément à la pire époque de terreur —, si elle n'avait agi que par calcul? La force qui la poussait en avant et lui donnait l'audace nécessaire, c'était la conviction que les idéaux du Parti étaient justes, et la confiance dans ses dirigeants.

Est-ce à dire que le prix de sa réinsertion aura été la trahison des valeurs de ses parents, le rejet de tout ce que sa mère avait voulu lui transmettre? L'affaire n'est pas aussi simple.

Tout d'abord, Lydia et ceux qui ont suivi des trajectoires parallèles étaient plus jeunes que, par exemple, les enfants de Véra : ils avaient à peine connu l'ancienne société, et n'en voyaient sans doute que les mauvais côtés. Mais l'essentiel est ailleurs : il réside selon nous dans la transmission inconsciente d'un rapport au politique.

Dans les sociétés occidentales, la dimension du politique est une donnée structurelle. Elle fait partie du décor, on peut fort bien l'ignorer toute sa vie; c'est l'affaire de spécialistes, et les personnes qui s'engagent dans l'activité politique proprement dite à tel ou tel moment de leur existence sont relativement peu nombreuses.

L'expérience d'une révolution sociale enseigne au contraire que la politique peut tuer (ce qu'a aussi enseigné le nazisme à sa manière, cf. Lapierre, 1989). Cette expérience s'inscrit profondément dans la conscience de ceux qui l'ont vécue. Ils en retirent la leçon qu'il faut garder ses distances avec l'activité politique, et s'efforcent d'en détourner leurs enfants. Mais par cette crainte même, ou par le silence qui l'exprime, ils sensibilisent leurs enfants à la chose politique. Nous avions observé ce phénomène lors d'une enquête internationale sur les origines familiales des militants étudiants des années 60 aux États-Unis, en France et dans d'autres pays (Fraser et al., 1988) : beaucoup d'entre eux étaient nés dans des familles de réfugiés politiques ou de Juifs chassés de leur pays par le nazisme ou le fascisme. Si certains avaient reçu de leurs parents un héritage politique antifasciste, d'autres au contraire ignoraient tout des raisons pour lesquelles leurs parents avaient émigré; ceux-ci, ne cherchant qu'à se réinsérer dans la société d'arrivée, avaient caché à leurs enfants leur engagement politique antérieur, voire leur judéité. C'est sans doute un phénomène du même ordre, la transmission inconsciente d'un certain rapport au politique, qui a conduit Lydia et tant d'autres à la politique, ce qui ne pouvait - compte tenu du contexte et de l'idéalisme propre à la jeunesse - que les amener à adhérer sincèrement aux idéaux progressistes du nouveau régime. Peut-être s'y est-il ajouté l'effet d'un habitus de classe dirigeante, intériorisé dans l'enfance comme disposition à organiser et diriger autrui. Dès lors, le phénomène étrange de la réinsertion par l'engagement politique d'enfants issus des anciennes classes dirigeantes apparaît moins paradoxal.

Or ce type de réinsertion par le militantisme politique était précisément, dans la nouvelle société, celui qui ouvrait la voie à d'autres réinsertions, professionnelles, culturelles ou sociales; cela, les parents ne pouvaient le comprendre, mais les enfants l'avaient senti.

Dans les sociétés à économie de marché telles que la nôtre, l'intégration sociale passe d'abord par l'intégration économique. L'intégration culturelle est également importante, mais ne suffit pas à elle seule, comme le montre chez nous le cas des jeunes chômeurs (Dubet, 1987). L'intégration politique, elle, est tout à fait secondaire.

La société soviétique, quant à elle, comme toute société post-révolu-

tionnaire, s'était restructurée autour du politique; et la concentration du pouvoir à la tête du Parti-État ne pouvait qu'accentuer et prolonger le phénomène (Lewin, 1985). L'intégration économique et culturelle devint, dès après la fin de la NEP, définitivement subordonnée à l'intégration politique. Les ingénieurs et autres spécialistes formés sous l'ancien régime, qui avaient cru s'être réinsérés dans la nouvelle société en raison de leurs savoirs techniques, en feront l'expérience cruelle au cours des années 30.

#### Conclusion.

L'étude des transmissions « en situation extrême », au sens donné ici, c'est-à-dire des efforts de transmission dans un contexte sociétal profondément bouleversé par une révolution sociale, n'en est qu'à ses débuts; mais on peut déjà discerner en quoi, au-delà de son champ propre, elle peut aider à approfondir l'étude des transmissions « en situation normale » : elle met en effet en évidence l'importance considérable du contexte sociétal des transmissions.

Ouand ce contexte présente une forte continuité historique, ce qui est le cas des sociétés occidentales, la tendance est en effet à le considérer comme un décor inchangé, et à n'en plus percevoir les effets. Cela est particulièrement visible dans l'abondante littérature anglo-saxonne sur la « mobilité sociale », qui met l'accent sur la compétition entre individus pour l'accès aux positions professionnelles les plus désirables (voir par exemple Blau et Duncan, 1967; Erikson et Goldthorpe, 1992). Le fait que les études empiriques de mobilité sociale soient conduites exclusivement dans des sociétés stabilisées, « homogénéisées » par un ou deux siècles de construction d'un État-nation (Bertaux, 1993; 1994b); l'accent mis, pour raisons idéologiques (Cuin, 1993), sur la mobilité au détriment de la reproduction consécutive aux transmissions des ressources familiales ; et surtout la technique d'observation utilisée systématiquement, à savoir l'enquête par questionnaires sur échantillon représentatif (qui possède, par construction, de nombreux points aveugles; cf. Bertaux, 1991), tout cela conduit insensiblement les chercheurs à concentrer leur attention sur les facteurs individuels (origine sociale, niveau d'éducation) pouvant expliquer la différenciation des trajectoires. L'application à ce champ de concepts empruntés à la théorie micro-économique, tels que « capital culturel» ou «capital relationnel» (Bourdieu, 1980), pousse dans le même sens : le contexte sociétal finit par être réduit à un ensemble toujours déjà là de marchés sur lesquels s'affrontent des familles et des individus porteurs de capitaux différents qu'ils tentent d'accumuler, de mettre en valeur et de transmettre par des stratégies plus ou moins heureuses.

Cette approche a certes conduit à des résultats probants, surtout lorsqu'elle était combinée avec une prise en compte d'effets de structure (Boudon, 1973; Thélot, 1983; cf. Cuin, 1993, pour une évaluation synthétique des travaux américains et français). Ce qu'elle délaisse est pourtant aussi essentiel que ce qu'elle met en lumière : c'est-à-dire les effets spécifiques de la continuité historique des contextes sociétaux. Ce sont ces effets, invisibles parce que constants, que l'étude des transmissions en situation extrême met paradoxalement en lumière : lorsqu'une révolution sociale a détruit un contexte sociétal, même les capitaux familiaux qui ont pu être conservés (capitaux culturels ou relationnels) deviennent difficilement utilisables ou transmissibles. On peut dès lors mieux comprendre à quel point, dans des sociétés à continuité historique, la réussite des transmissions familiales dépend d'un contexte sociétal favorable : un appareil scolaire qui n'est neutre qu'en apparence, mais dont les contenus privilégient en réalité les types de savoirs acquis au sein de familles qui vivent (de) la culture dominante (Bourdieu et Passeron, 1964, 1970); un système bancaire qui privilégie l'accès au crédit de membres des familles déjà fortunées; un tissu relationnel qui cantonne spontanément la circulation des informations stratégiques au sein d'un même milieu social et réserve les meilleures opportunités aux membres de ce milieu ou à leurs descendants; bref, l'auto-organisation spontanée d'une classe dominante en milieu actif et intégré, orientant les institutions' collectives en sa faveur, densifiant ses relations d'échange à travers l'exercice quotidien des activités de responsabilité et de sociabilité, et de ce fait excluant sans même y penser - mais parfois en y pensant - toute personne qui n'appartiendrait pas, par sa naissance ou son mariage, à ce milieu. Le contexte sociétal n'est pas un décor inerte ; il facilite les transmissions pour les familles des classes dominantes, il les invite même, il les élève au rang de normes. Mais il opère si naturellement que l'on en oublie sa présence active et facilitante; c'est seulement lorsqu'il disparaît, chose presque impensable, qu'on mesure tout ce qui lui était dû.

Une approche « individualiste » ne permet pas de saisir ce type de phénomènes, surtout si elle limite ses observations à l'enregistrement factuel d'un échantillon de trajectoires individuelles, fût-il représentatif. Pour le rendre visible, et d'abord pour en concevoir l'existence, ce n'est pas des individus qu'il faut partir, mais des institutions; des phénomènes d'intégration sociale, de constitution de milieux sociaux; bref, d'une approche qui concentre d'emblée l'attention sur les phénomènes collectifs et sociétaux, une approche à la Durkheim.

Une telle approche permet également de mieux comprendre les phénomènes d'exclusion, comme le démontrent assez les travaux récents de Robert Castel (1991). Préférant au concept d'exclusion celui de désaf-

filiation, Castel montre a contrario l'importance des relations d'affiliation, ces liens qui constituent la trame intégratrice d'une société stabilisée. C'est à travers eux que l'on s'insère dans la société; et c'est leur rupture, notamment celle des liens professionnels ou familiaux, qui conduit à l'exclusion<sup>5</sup>.

Dans les sociétés à économie de marché, l'insertion sociale des hommes s'effectue traditionnellement via l'insertion professionnelle, tandis que celle des femmes s'opère via le mariage; les phénomènes réciproques étant cependant également à l'œuvre, bien qu'ayant été constamment sous-estimés jusqu'à une date récente. L'exclusion n'est que l'envers de l'insertion, elle obéit aux mêmes logiques d'affiliation; la dimension économique est la dimension essentielle, la dimension familiale est également très présente.

Dans la société russe du début du xx° siècle, l'économie de marché est seulement émergente. Le servage n'a été aboli qu'en 1861; les terres appartiennent à la noblesse ou sont propriété indivise des communautés paysannes; le commerce est certes en plein essor et l'industrie se développe rapidement, mais la bourgeoisie naissante est tenue à l'écart du système politique. C'est une société d'ordres, un système autocratique centré sur le politique et non sur l'économique.

Cette société s'effondre lors de la révolution « bourgeoise » de février 1917; mais l'accession au pouvoir de la classe des entrepreneurs sera de très courte durée. La révolution d'octobre 1917 instaure un nouvel ordre social, encore plus centré sur le politique que le régime tsariste. C'est bientôt la fin de l'économie de marché; le Parti-État devient le seul et unique entrepreneur, le seul propriétaire, investisseur, gestionnaire et bénéficiaire de toutes les richesses du pays. Au politique se soumettent l'économique (et le professionnel), le culturel et toutes les autres sphères de la société, y compris le juridique.

Cela signifie que l'approche occidentale des transmissions ne peut s'appliquer telle quelle à une société post-révolutionnaire telle que la société soviétique. Dans le nouvel ordre, l'intégration et l'exclusion, l'ascension ou la chute sociale ne se décident pas dans la sphère économique : elles se jouent d'abord dans la sphère du politique. Telle est la clé sans laquelle on ne peut interpréter sociologiquement les destinées des familles, ou les phénomènes d'exclusion massive ou de réinsertion : il faut les penser constamment par rapport à l'instance politique. Une analyse à l'occidentale des efforts de transmission des capitaux familiaux est vouée à l'échec dès lors qu'elle ne prend pas en compte ce phénomène sociétal. La révolution touche de plein fouet le statut des hommes chefs de famille : la possession antérieure d'un fort capital politique (au temps du tsar) devient un handicap considérable; la réactiva-

tion des anciens réseaux relationnels est un exercice périlleux : elle risque d'être interprétée comme une « tentative de reconstitution de classe dissoute ». Les compétences professionnelles elles-mêmes deviennent suspectes et prennent un signe négatif : la loyauté politique prime désormais sur la qualification professionnelle.

Les femmes des anciennes classes dominantes, dans la mesure où elles étaient systématiquement exclues des jeux politiques de l'ancien régime, semblent avoir été relativement épargnées (Alexandra, la fille aînée de Véra, ne pourra achever ses études de médecine; mais elle deviendra infirmière et trouvera un emploi au début des années 20 à l'hôpital du Kremlin). Considérées sans doute comme politiquement inoffensives et plus facilement recyclables, elles auront pu se réaffilier plus facilement par le mariage à la nouvelle société (Alexandra a épousé un cadre communiste). Cependant, celles dont le mari a été victime de l'exclusion politique connaîtront des jours très difficiles, à la mesure même de leur loyauté envers lui. La plupart se retrouveront, quelles que soient leurs compétences, tenues de gagner leur vie dans des métiers manuels dépourvus de toute qualification, autonomie ou responsabilité.

Quant aux enfants issus de ces familles, on a vu à quelles difficultés ils ont dû faire face pour se réinsérer dans la nouvelle société. Les ressources, notamment culturelles et relationnelles, que leur avaient transmises leurs parents ne pouvaient être directement converties en moyens d'accès à des professions qualifiées, car le contexte sociétal et ses règles du jeu avaient radicalement changé. Il est sans doute révélateur que, dans notre corpus, ceux qui ont néanmoins réussi à forcer les obstacles aient emprunté spontanément la filière du Parti. A l'exclusion politique, qui avait précédé toutes les autres exclusions, répondait ainsi à vingt ans de distance la réinsertion politique, qui ouvrait la voie aux autres formes de réinsertion.

Daniel BERTAUX
Centre d'étude des mouvements sociaux

#### NOTES

- 1. Cette recherche a été financée de 1991 à 1993 par le département des sciences sociales du ministère de la Recherche et de la Technologie, et par des aides ponctuelles de la DGRCST, de la Maison des sciences de l'homme et du programme Europe du CNRS.
- 2. Ces deux fragments d'histoires de familles, ainsi que d'autres exemples encore plus brievement évoqués, sont tirés d'un corpus de cinquante histoires de familles recueillies par entretiens à partir de 1991. La méthodologie utilisée, dite « méthode des généalogies sociales

commentées et comparées », consiste à englober dans le champ de l'enquête une portion à la fois large et profonde d'un réseau de parenté donné; les personnes âgées donnent accès, via leur mémoire familiale, à l'histoire de leurs parents, nés au début du siècle; la prisc en compte des collatéraux permet d'observer l'histoire de lignées parallèles et entrecroisées (Bertaux, 1991, 1994c). Pour une bonne part, les réseaux de parenté explorés jusqu'ici ont été choisis de façon aléatoire, leur point d'entrée étant un jeune homme ou une jeune femme choisi(e) au scin d'un échantillon représentatif de Moscovites nés en 1967. C'est via l'un de leurs petits-enfants choisi au hasard que, par exemple, Ludmila ou Lydia, les narratrices des deux récits qui suivent, ont été rencontrées.

L'enquête touche tous les milieux sociaux urbains. Elle inclut naturellement toutes les générations vivantes, y compris la jeune génération qui fait actuellement l'expérience d'un bouleversement sociétal comparable par son ampleur à celui qui a suivi l'année 1917. Pour les besoins du présent article, on a non seulement sélectionné les lignées qui provenaient des classes dominantes de l'ancien régime, mais restreint leur histoire aux années qui suivirent la révolution de 1917.

Les données sur la famille Nilaiev (« L'histoire de Véra ») ont été recueillies par Marina Malysheva; celles sur la famille Zemlianine (« L'histoire de Lydia ») par Victoria Semenova. Je leur suis redevable de nombre d'hypothèses pertinentes; cependant j'assume seul la responsabilité des interprétations et hypothèses proposées ici.

3. Si le commentaire qui suit cette première histoire est réduit au minimum, ce n'est pas seulement par manque d'espace; c'est aussi parce que l'essentiel a déjà été dit par la façon même dont l'histoire a été racontée. On imagine bien que, entre les informations recueillies par entretiens et le récit construit qui est proposé ici, tout un travail d'analyse et de mise en forme a été nécessaire. Le travail d'analyse a consisté à reconstituer patiemment, à partir des informations fragmentaires données au cours des entretiens, l'histoire de Véra et de ses enfants. Pour donner un seul exemple, les dates de naissance des enfants, qui situent l'inscription biographique de chacun dans la temporalité historique de la Russie, permettent de connaître leurs âges respectifs à chaque moment historique ultérieur, ce qui apporte des indications précieuses, non fournies explicitement par la personne interviewée : il est par exemple important de réaliser que, à la mort de son père, Illia avait non pas 12 ans ou 20 ans, mais 17 ans. De même, le travail sur les rares indications données sur l'habitat permettent de reconstruire les phases de cohabitation ou de décohabitation, qui sont ici essentielles; à l'issue de cette première mise à plat des données on peut se faire une idée assez précise de l'historique du groupe familial, qui n'était pas apparent lors des premières lectures des entretiens.

En procédant ainsi pas à pas, on peut commencer à faire apparaître les rapports qui ont probablement relié entre eux les divers événements ou situations évoqués. L'histoire prend corps, elle se complexifie; événements, situations, réactions et conflits s'articulent et s'enchaînent. Les inévitables blancs se comblent peu à peu par des inférences de plus en plus vraisemblables (dans ce cas, un entretien de vérification a été effectué pour s'assurer du bien-fondé de quelques « déductions au jugé », qui se sont d'ailleurs révélées exactes).

Il reste à raconter l'histoire; on s'aperçoit alors qu'elle peut être dite de différentes manières, toutes également véridiques, et également partielles. Compte tenu de l'orientation du présent article, nous avons choisi de mettre l'accent sur les transmissions; ce qui signifie que nous avons « mis en intrigue », comme le dit Paul Ricœur, ce récit de façon à mettre en valeur les divers moments de transmission — ici, surtout des échecs. Le lecteur, ou plutôt son imaginaire de sociologue, aura fait le reste, c'est-à-dire qu'il aura spontanément mis en rapport ce qui ne demandait plus qu'à l'être.

Dès lors, le commentaire s'avère presque superflu, car il reviendrait à redire explicitement ce que le lecteur a déjà perçu et mis en relation. Mais peut-être n'était-il pas inutile de signaler que ce récit, qui se donne à lire comme une simple histoire qui aurait pu être racontée telle quelle, contient en réalité, dissimulées dans sa forme, les conclusions d'un travail d'analyse : il en constitue en quelque sorte la synthèse (Bertaux, 1979).

4. La seconde histoire proposée ici a été livrée partiellement en style direct. Cette forme stylistique doit être prise pour ce qu'elle est : une façon de rendre le récit plus vivant, un artifice si l'on y tient, mais non la transcription verbatim d'un entretien.

Certes, Lydia est une meilleure narratrice que Ludmilla; et elle parle de ce qu'elle a vécu elle-même, alors que Ludmilla rapportait ce que sa grand-mère lui avait maintes fois raconté. Cependant, son entretien aussi est fait de morceaux qu'il a fallu rassembler, comme l'archéologue reconstitue une fresque à partir de tessons épars. Bien que nous ayons suivi au plus près les paroles de Lydia, et surtout leur contenu — qui ne se laisse appréhender qu'après de multiples lectures —, nous n'avons pu éviter de les mettre en écriture. Oscar Lewis l'avait fait avan nous, et en retirait quelque culpabilité — voir son «Introduction» aux Enfants de Sanchez —, s'excusant presque d'avoir outrepassé les normes du travail scientifique (objectivité d'abord) pour y ajouter, lors de la mise en forme, la patte de l'artiste. Mais nous savons aujourd'hui que l'intervention du chercheur sur le texte est rendue inévitable par la distance entre l'oral et l'écrit; entre la forme que prend inévitablement le discours oral, le locuteur fût-il un littéraire (phrases inachevées, anticipation et retours en arrière, incidentes, associations d'idées, explications et évaluations), et le discours écrit, qui obéit à des règles beaucoup plus précises, dont celles, cardinales, de la linéarité et de la clarté.

Donc, Lydia n'a pas dit tout ce que nous lui faisons dire; et pourtant nous n'avons évidemment rien inventé, et nous ne lui faisons rien dire qu'elle n'ait effectivement dit d'une façon ou d'une autre. Oscar Lewis tenait à la disposition de ses collègues ses bandes magnétiques comme preuves de sa bonne foi. Nous en faisons autant des transcriptions des entretiens; nous pratiquons aussi parfois le retour de nos textes aux interviewés eux-mêmes, comme moyen de contrôle de la véracité de nos interprétations.

5. Au cours d'une enquête sur la fragilisation du rapport père/enfant en France, nous avons été amenés à rencontrer des hommes « en chute libre » : perte d'emploi, perte des liens familiaux, perte du logement. Nous avons également rencontré des hommes en situation précaire. C'est ainsi que nous avons été conduits à proposer le concept de double étayage (emploi et famille) pour caractériser la situation d'équilibre, fût-il précaire, qui permet à un individu, et en particulier à un individu masculin, de « bien fonctionner » (Bertaux et Delacroix, 1990). Le concept de désaffiliation proposé par Castel se réfère exactement au même type de phénomène; il présente l'avantage d'en désigner plus exactement le contenu social.

### RÉFÉRENCES

Bertaux, Daniel, 1979, «Écrire la sociologie», Informations sur les sciences sociales, 19-1, janvier, p. 7-25.

— 1991, "From Methodological Monopoly to Pluralism in the Sociology of Social Mobility", in Shirley Dex (ed.), Life and Work History Analyses: Qualitative and Quantitative Developments, The Sociological Review Monograph Series n° 37, Londres/New York, Routledge, p. 73-92.

- 1992, «Familles et mobilité sociale. La méthode des généalogies sociales comparées», in Nunes de Almeida et al. (eds), Familles et Contextes socialex. Les espaces et les temps de la diversité, Lisbonne, ISCTE, p. 297-317.

— 1993, « Mobilité sociale : l'alternative », Sociologie et Sociétés, numéro spécial « La construction des données », Université de Montréal, XXV, 2, automne, p. 211-222.

— 1994a, «Révolution et mobilité sociale en Russie soviétique», Cahiers internationaux de sociologie, numéro spécial «Les sociétés post-totalitaire», LXXXXVI.

1994b, «Families and Social Mobility: the European Experience», Innovation, 7 (1), mars. 1994c, «Social Genealogies Commented and Compared», Current Sociology / La Sociologie contemporaine, numéro spécial «The Biographical Method».

Bertaux, Daniel, et Delacroix, Catherine, 1990, La Fragilisation du rapport père-enfant, rapport de recherche pour la Caisse nationale des allocations familiales. La synthèse des résultats est disponible in « Des pères face au divorce : la fragilisation du lien paternel », Espaces et Familles. n° 17. iuillet 1991

BERTAUX, Daniel, et Thompson, Paul, 1993, «Introduction», in Bertaux et Thompson (eds),

Between Generations, Family Models, Myths, and Memories, Oxford, Oxford University Press,

Blau, Peter, et Ducan, Otis D., 1967, The American Occupational Structure, New York, John Wiley.

BOUDON, Raymond, 1973, L'Inégalité des chances. La mobilité sociale dans les sociétés industrielles, Paris, Armand Colin.

BOURDIEU, Pierre, 1980, La Distinction. Critique sociale du jugement, Paris, Éd. de Minuit. BOURDIEU, Pierre, et PASSERON, Jean-Claude, 1964, Les Héritiers. Les étudiants et la culture, Paris, Éd. de Minuit.

- 1970, La Reproduction, Paris, Éd. de Minuit.

CASTEL, Robert, 1991, « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation. Précarité du travail et vulnérabilité relationnelle », in Jacques Donzelot (ed.), Face à l'exclusion. Le modèle français, Paris, Esprit, p. 137-168.

Cuin, Charles-Henri, 1993, Les Sociologues et la Mobilité sociale, Paris, PUF, coll. «Sociologies».

DUBET, François, 1987, La Galère: jeunes en survie, Paris, Fayard.

ERIKSON, Robert, et GOLDTHORPE, John, 1992, The Constant Flux. A Study of Class Mobility in Industrial Societies, Oxford, Clarendon Press.

Fraser, Ronald, Bertaux, Daniel, Grele, Ronald, Linhart, Danièle, Passerini, Luisa, et al., 1988, 1968, A Student Generation in Revolt, New York, Pantheon Books.

HAYEK, Friedrich August von, 1993, La Présomption fatale : les erreurs du socialisme, Paris, PUF.

HIRSCHMAN, Albert, 1970, Exit, Voice, and Loyalty, Cambridge, Harvard University Press.

LAPIERRE, Nicole, 1989, Le Silence de la mémoire. A la recherche des Juifs de Plock, Paris, Plon. LEGENDRE, Pierre, 1985, L'Inestimable Objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident, Paris, Fayard.

LEWIN, Moshe, 1985, La Formation du système soviétique, Paris, Gallimard.

RITTERSPORN, Gabor T., 1991, Stalinist Simplifications and Soviet Complications. Social Tensions and Political Conflicts in the USSR, 1933-1953, Chur (Suisse), Harwood.

SOROKIN, Pitirim, 1964 (1re éd. 1927), Social and Cultural Mobility, New York, The Free Press (1re éd. sous le titre Social Mobility, New York, Harper).

- 1967 (1re éd. 1925), The Sociology of Revolution, New York, Howard Fertig.

THELOT, Claude, 1983, Tel père, tel fils?, Paris, Dunod.